

JUGEMENTS SUR « L'AVARE »

XVII^e SIÈCLE.

J'avertis que le sieur Molière,
Donne à présent sur son théâtre,
Où son génie on idolâtre,
Un *Avare* qui divertit,
Non pas certes pour un petit,
Mais au delà ce qu'on peut dire;
Car d'un bout à l'autre il fait rire.
Il parle en prose, et non en vers;
Mais, nonobstant les goûts divers,
Cette prose est si théâtrale,
Qu'en douceur les vers elle égale.

Robinet,

Lettre du 15 septembre 1668.

XVIII^e SIÈCLE.

Molière a outré les caractères : il a voulu, par cette liberté, plaire au parterre, frapper les spectateurs les moins délicats, et rendre le ridicule plus sensible. Mais quoiqu'on doive marquer chaque passion dans son plus fort degré et par ses traits les plus vifs, pour en mieux montrer l'excès, la difformité, on n'a pas besoin de forcer la nature et d'abandonner le vraisemblable. Ainsi, malgré l'exemple de Plaute, où nous lisons *Cedo tertiam*, je soutiens, contre Molière, qu'un avare qui n'est point fou ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé.

En pensant bien, il (Molière) parle souvent mal; il se sert de phrases les plus forcées et les moins naturelles... J'aime bien mieux sa prose que ses vers. Par exemple, *l'Avare* est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers.

Fénelon,

Lettre sur les occupations de l'Académie française (chap. VII) [1716].

C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches, et, quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre, d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable? et la pièce où l'on fait aimer le fils

JUGEMENTS — 89

insolent qui l'a faite en est-elle moins une école de mauvaises mœurs?

J.-J. Rousseau,

Lettre à d'Alembert sur les spectacles (1758).

L'Avare est une de ses pièces (de Molière) où il y a le plus d'intentions et d'effets comiques... Le seul défaut de la pièce est de finir par un roman postiche... Mais, à cette faute près, quoi de mieux conçu que *l'Avare*?

La Harpe,

Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne (1799).

XIX^e SIÈCLE.

L'Avare... dans lequel le vice détruit toute la piété qui unit le père et le fils, a une grandeur extraordinaire et est à un haut degré tragique.

Goethe,

Conversations avec Eckermann (en 1825).

Harpagon est moins un caractère bien étudié et suivi en ses développements qu'une collection de traits d'avarice qui ne se tiennent pas tous... Il semble qu'Harpagon ne soit qu'une abstraction très puissante d'aspect, mais creuse et vide, où Molière s'est plu à ramasser tous les symptômes connus de l'avarice.

Francisque Sarcey,

Feuilleton du *Temps* (1873).

L'Avare est peut-être la pièce où l'élément universel est le plus dégagé : Harpagon est le plus abstrait des caractères de Molière : il est l'avare en soi; l'usurier du XVII^e siècle n'apparaît qu'à une minutieuse étude. C'est que le vice d'Harpagon se prêtait à cette expression abstraite, et la tradition littéraire depuis des siècles préparait le type classique, universel, de l'avare : l'avare qui enterre son or. Ce type contredisait le portrait contemporain, et lui barrait la route.

Gustave Lanson,

Histoire de la littérature française (1894).

XX^e SIÈCLE.

L'Avare est une œuvre de premier ordre, une des plus fortes de Molière, mais une œuvre dont les riches matériaux ont été insuffisamment fondus et pour la composition de laquelle le temps évidemment a manqué.

Eugène Rigal,
Molière (1908).

Tout ce qui concerne l'avarice dans *l'Avare* tiendrait à peine trois actes; pour remplir les cinq actes de cette comédie, il y a une histoire d'amour qui n'ajoute rien au caractère d'Harpagon, qui surprend au contraire et déconcerte... L'amour du vieillard donne lieu à quelques scènes de comédie qui seraient les mêmes, s'il n'était pas avare.

Maurice Donnay,
Molière (1911).

Molière y entre (dans *l'Avare*) dans sa grande manière, qui consiste, autour du personnage principal, à peindre toute une famille et à montrer cette famille désorganisée par le vice du personnage principal. Ce genre de comédie est à la fois la comédie de caractère et la comédie sociale. Quant au personnage principal, il est peint selon le procédé constant, ou plutôt selon le principe constant de Molière, à la fois odieux et ridicule, le ridicule l'emportant toujours et le soin étant pris qu'il y ait une progression constante du ridicule.

Émile Faguet,
En lisant Molière (1914).

L'Avare n'est absolument pas tragique. [...] Quand Sarcey trouve que la pièce est « morose et chagrine », que « l'impression n'est point de gaieté franche », il se trompe, et son erreur vient de ce qu'il n'a pas vu exactement le personnage d'Harpagon.

[...] Ce vieillard, physiquement épuisé, moralement traqué, est un bouffon. Bouffon devant Mariane, bouffon dans ses pauvres colères, bouffon dans sa naïveté lorsqu'il boit les flatteries de Frosine. Ce tyran est seulement ridicule. Il est au plus haut point comique, et dès lors, il devient impossible de prétendre que *l'Avare* doit son caractère de comédie aux seuls *lazzi* qui viennent se superposer à l'intrigue de fond.

A. Adam,
*Histoire de la littérature française
au XVII^e siècle* (tome III) [1952].
